

## 01. À BELLES DENTS

1966. France/RFA. PR DÉL : Hans Oppenheimer (Team-Film). PR ASS : Marcel Roux (Chronos-Film). RÉ : Pierre Gaspard-Huit. SC ORIG : Pierre-Gaspard-Huit. AD : Will Berthold & Pierre Gaspard-Huit. DIAL ADD : Jean-Loup Dabadie. IM : Werner Lenz (Eastmancolor). CAD : Adolphe Charlet. PH PL : Marcel Dole. SON : Wolfgang Bellenbaum. MUS : Jacques Loussier. ÉD MUS : Éditions Musicales Palace. MONT : Louise Huteceur, assistée de Jörg Kutemeler. COST : Jacques Fonteray. Les robes, fourrures & bijoux portés par Mireille Darc sont de Dorothee Bis, Chombert & Mellerie. MAQ : Micheline Chaperon. ASS RÉ : Jacques Corbel. SCR : Kathie Scheu. RÉG GÉN : Jean Lara. RÉG EXT : Louis Germain. ACC : Raymond Lemoigne. ADP : Claude Le Gac. DIR PR : Ulrich Pickardt. DIR PR ADJ : Paul Temps. PR : Chronos-Film (Paris) & Team-Film (Berlin). DIST : SNC (René Pignères & Gérard Beytout). TIR : Laboratoires Franay LTC Saint-Cloud. GÉNÉR : Lax. EXT : Paris. PP : 06/07/1966. DUR : 105 mn. VISA : 31.510.

AVEC : Mireille Darc (Eva Ritter), Jacques Charrier (Jean-Loup Costa), Daniel Gélin (Bernard), Peter Van Eyck (le baron Peter von Kessner), Paul Hubschmid (Francesco Gimenez de Quijada), Tilda Thamar (Stella Stevens), Maurice Garrel (Paco Montanez, le directeur de l'agence de filatures), Robert Le Béal (Sir Douglas), Ellen Bahl (une invitée), Erika Remberg (Marie, l'épouse de Bernard), Helga Lehner, Henry Djan(n)ick (un invité), Jean Degrave (le général), Ilse Steppat (Carol Stevens), Reinhold Timm (Jaro, le photographe), Ingrid Steeger (une fille à la party). Lecomédien Christian Lude, parfois cité, n'apparaît ni au générique ni à l'écran.

*Alors qu'elle fait la fête dans un night-club munichois, Eva Ritter apprend la mort de ses parents dans un accident de voiture. À l'issue des obsèques, lâchée par les amis de la famille, elle prend la décision de confier son petit frère à*

*une gouvernante fidèle, et d'aller tenter sa chance à Paris : n'est-elle pas à moitié Française par sa mère ? L'Alliance française, précisément, lui trouve une place de jeune fille au pair chez un couple fréquemment séparé par les obligations professionnelles du mari : lui, Bernard, grand reporter en vue, passe le plus clair de son temps au Japon, tandis qu'elle, Marie, élève leur enfant en bas âge à Paris. De passage dans la capitale, Bernard monte un reportage sur Eva à la faveur duquel elle devient une cover-girl très demandée. Le trop aimable journaliste ayant tenté de se rembourser sur sa personne du service rendu, la jeune femme décide de partir, malgré les supplications réitérées de sa patronne, alarmée à l'idée de perdre tout à la fois son mari et la baby-sitter de son enfant. Mais si désormais Paris a pour le monde entier les yeux d'Eva, Eva, ayant décrété une bonne fois pour toutes que la vertu est et sera son unique vice, garde la tête froide au milieu de ce tourbillon. En pleine ascension sociale, elle accepte néanmoins un shooting dans un château en Sologne, mis à disposition de Bernard, avec lequel elle ne s'est pas résolue à couper les ponts, par les dames Stevens, deux sœurs aussi richissimes qu'excentriques, s'ennuyant à mourir mais ne mourant jamais. Le premier soir, une altercation se produit entre Eva et le photographe, qui a voulu l'embrasser de force. Giflé en public, il la chasse de la demeure de leurs hôtes, seulement vêtue de la robe de bergère à panier qu'elle portait au moment de la séance photo. Alors qu'elle erre sur la route, elle est recueillie par un jeune et séduisant architecte, Jean-Loup, qui la conduit dans son chalet tout proche. Bien que (ou parce que) tombé amoureux d'elle dès le premier échange de regards, il fait en sorte de la laisser passer la nuit de son côté et attend le lendemain matin pour lui avouer sa flamme. L'estimant tout à fait à son goût, Eva le suit d'abord en Espagne, où elle se donne à lui sur une plage (Tant qu'il y aura des hommes... : le retour !), puis dans le Tyrol, où ils retrouvent Bernard et les sœurs Stevens, toujours occupées à courir le gigolo. Or si Eva a, pour la première fois de sa vie, l'impression d'être pleinement heureuse, elle commence à éprouver dans le même temps un sentiment jusqu'alors inconnu d'elle : la jalousie. Et cela ne fait pas les affaires de Jean-Loup qui, de son côté, commence à la*

trouver assommante, et laisse entrevoir, derrière son numéro bien rodé d'amoureux parfait et de gentleman irréprochable, une personnalité bien plus indépendante et égoïste qu'il n'y paraissait de prime abord. Afin de le dépanner, l'assistante du photographe de presse pour lequel Eva travaille, lui propose – moyennant remboursement « en nature » – de se faire volontairement surprendre au lit avec lui par la trop possessive cover-girl. Alors qu'elle s'enfuit, passablement écourtée, dans la neige autrichienne, Eva est rattrapée par la vieille Carol Stevens qui lui propose une place de dame de compagnie auprès d'elle et de sa sœur cadette, Stella. Plusieurs tours du monde plus tard, les trois femmes finissent par se poser à Tanger, où un ami des deux sœurs, Francesco, propose par jeu une peu galante et néanmoins flatteuse mise à prix d'Eva. Le baron von Kessner remporte l'enchère à hauteur d'un million de dollars (ce qui fait un peu cher de la Mireille Darc, mais au cinéma, tout est possible...). Contre toute attente, la jeune femme décrète ces messieurs « trop pauvres pour elle », avant de s'approprier à se retirer, drapée dans sa dignité. C'est le moment choisi par Francesco, le grand perdant du pari, pour la demander en mariage. Dont acte. Devenue à Capri l'épouse du très désœuvré « roi du Platine », couverte par lui de fourrures et de bijoux de prix, Eva a tôt fait de découvrir le ver caché au fond du fruit : Francesco n'est pas tant un mari qu'un joueur invétéré, à la recherche de la chance là où elle continue à rechercher le grand amour. À Monte-Carlo, alors même qu'elle achève de se déséprendre tout à fait de son mari, Eva retombe en présence de Jean-Loup, son architecte d'autrefois, dont elle redevient rapidement la maîtresse. C'est le moment choisi par un mystérieux maître chanteur, Paco, pour se manifester : directeur d'une petite agence de filatures, il a été chargé par Francesco de la pister et est désormais en mesure de lui révéler son infortune conjugale, à moins qu'Eva n'accepte le marché qu'il s'approprie à lui proposer. Détestant Francesco, il possède des preuves flagrantes de l'infidélité de ce dernier qu'il est tout près de remettre à la jeune femme en contrepartie d'une forte somme. Six mois plus tard, Eva, triomphante, vient annoncer à Jean-Loup qu'elle a obtenu le divorce aux torts exclusifs de son mari, convaincu d'adultère avec une danseuse-étoile. Disposant

désormais d'un capital de l'ordre de deux millions de dollars, elle rêve d'emménager chez son bel architecte, avant de comprendre, mais un peu tard, que sa soudaine et colossale fortune constitue désormais un nouvel obstacle entre eux. Plaquée, une fois de plus, par le trop fier Jean-Loup, résolue à se noyer de plaisirs et à ne plus aimer personne tout en multipliant les coups d'un soir et les amants que l'on ruine, elle se fait remonter amicalement les bretelles par Carol Stevens, qui l'enjoint de se ranger au plus vite. Et c'est le baron von Kessner, retrouvé par hasard dans le Midi, qui l'aide à négocier ce nouveau virage de son existence. Devenue baronne au terme d'un second mariage encore plus éclatant que le premier, Eva se croirait – une fois de plus – parfaitement heureuse si derrière l'empressement de son nouvel époux, elle ne décelait de déplaisants comportements policiers. Et soudain, c'est la surprise : sur le yacht, amarré au large de la Grèce, où le couple se trouve en villégiature, débarque Jean-Loup, engagé par Von Kessner, qui vient de racheter sa société, afin de construire pour son compte une gigantesque complexe immobilière censé porter son nom. Le soir même, dans leur cabine, les époux von Kessner échangent insultes et paires de gifles avant de rejoindre leurs invités, toujours les mêmes, l'indéboulonnable Stella Stevens en tête. Sur le pont, Eva, qui a annoncé à son mari, son intention de le quitter au lendemain de la fête, danse à la vue de tous un slow langoureux avec Jean-Loup, tous deux se jouant la comédie de la première rencontre. Et von Kessner de proposer un jeu singulier – le jeu de l'assassin – afin de remettre un brin d'ambiance dans cette soirée où tout le monde s'ennuie ferme. Le principe consiste à simuler un meurtre « commis » à l'arme blanche et dans le noir », un détective amateur étant ensuite chargé de retrouver le coupable. Le coup de feu tiré, les lumières se rallument sur le cadavre du baron qui, par désespoir amoureux, s'est naturellement fait sauter la cervelle. La presse européenne fait son beurre sur le suicide du milliardaire, tandis qu'Eva, à la tête d'une fortune incalculable qu'elle s'est promis de gérer elle-même, occupe désormais la place d'honneur au conseil d'administration de la société héritée de feu son second mari. Mais il suffit que Jean-Loup s'annonce pour qu'elle laisse en plans administrateurs et avocats-conseils afin d'aller

le retrouver. Leur dernière entrevue ne s'en avère pas moins glaciale : alors même que le jeune architecte, ayant fini par lui avouer ses sentiments, la supplie de partir en sa compagnie, Eva s'adresse à lui comme au subordonné qu'il est devenu vis-à-vis d'elle. D'ailleurs, elle a tout à fait cessé de l'aimer. Et c'est d'une femme richissime, désespérément seule et le cœur définitivement atrophié dont le film prend congé : Eva, drapée dans ses fourrures, n'a plus qu'à promener ses chiens à pedigree dans le parc enneigé de sa propriété en méditant mezzo voce sur son existence ratée, ses amours mortes et son futur probable de « sœur Stevens » en devenir.

Dernier des neuf longs métrages tournés pour le grand écran par le cinéaste Pierre Gaspard-Huit (1917-), et dont le premier en date, *Sophie et le crime*, remontait en 1955.

---

## 02. À BOUT DE SEXE \*

1975. France. PR : Serge Korber. RÉ : John Thomas [= Serge Korber]. SC & DIAL : Franck Barte [= Michel Vocoret]. IM : Claude Labbé [= Claude Bécognée]. MONT : Airelle Rebroc [= Marie-Claire Korber]. DIR PR : Georges Pellegrin. PR : Korthou Productions. PP : 03/09/1975. DUR : 82 mn.

AVEC : Richard Darbois (André), Yves Collignon (Robert), Martine Grimaud (Julie), Chantal Fourquet (Tania), Anne Varèze (Corinne Bory), Éva Khris (Nicole Durban), Pamela Stanford (l'auto-stoppeuse), Ellen Coupey [= Ellen Earl] (la modiste), Cathy Castel [= Catherine Castel] (la vendeuse), Sylvia Bourdon (Éliane, l'épouse du patron), Emmanuelle Parèze (la femme à la décapotable), Michel Vocoret (Patrick, le mari de la modiste), Charlie Schreiner (Roland), Pierre Danny (Charles, le patron), Anna Douking (la femme du garage), Bernard Musson (le passant).

*Les péripéties sentimentales et sexuelles de deux mécaniciens en goguette, André et Robert, finissent par les conduire sur la Côte d'Azur,*

*dans le but avéré d'échapper à l'ire de leur employeur, dont ils n'ont pu s'empêcher de séduire l'épouse. Au soleil du Midi, les frétilnants compères font la connaissance de Julie et de Tania, couple de dragueuses aussi (sinon plus) entreprenantes, expertes et déterminées qu'eux...*

---

## 03. À BOUT DE SOUFFLE

1959. France. PR : Georges de Beauregard. RÉ : Jean-Luc Godard. COLL ART : Claude Chabrol. SC, AD & DIAL : Jean-Luc Godard, d'après un sujet original de François Truffaut. IM : Raoul Coutard (N&B). CAD : Claude Beausoleil. PH PL : Raymond Cauchetier. SON : Jacques Maumont. MUS : Martial Solal & extrait d'œuvres de Wolfgang Amadeus Mozart (*Concerto pour clarinette et orchestre K 622 & Symphonie n° 40 en sol mineur K 550*). MONT : Cécile Decugis, assistée de Lila Herman. MAQ : Phuong Maittret. ASS RÉ : Pierre Rissient. SCR : Suzanne Faye. RÉG GÉN : Gaston Dona. AFF : Clément Hurel. DIR PR : Georges de Beauregard. PR : Georges de Beauregard. DIST : Impéria-SNC. EXT : film entièrement réalisé en décors naturels à Paris (tour Eiffel, Champ-de-Mars, rue de Berri, boulevard du Montparnasse, boulevard Raspail, avenue Montaigne, cinéma UGC Normandie, station de métro George-V, brasseries « Le Cosmos » & « Le Sélect », quai Saint-Michel, place de la Concorde, rue Campagne-Première), banlieue (aéroport d'Orly [Val-de-Marne]) & province (Vieux-Port de Marseille [Bouches-du-Rhône]). DÉB : 17/08/1959. FIN : 19/09/1959. PP : 16/03/1960. DUR : 90 mn. Titre affiches : *À bout de souffle...*

Le générique se limite à deux cartons, le premier indiquant que le film est dédié à la Monogram Pictures, le second mentionnant seulement le titre (sans point de suspension final), et ne comporte aucun crédit technique et/ou artistique. L'ordre de préséance retenu pour la distribution, de

Jean Seberg à Daniel Boulanger, est le même que sur les affiches du film.

AVEC : Jean Seberg (Patricia Franchini), Jean-Paul Belmondo (Michel Poiccard, dit László Kovacs <sup>1</sup>), Henri-Jacques Huet (Antonio Berrutti), Liliane David <sup>2</sup> (Liliane, dite Minouche, la scripte détrossée), Claude Mansard (Claudius Mansard, le vendeur de voitures d'occasion), Van Doude (Van Doude <sup>3</sup>, le journaliste franco-américain du New York Herald Tribune), Daniel Boulanger (l'inspecteur Vital), Michel Fabre (l'adjoint de l'inspecteur Vital), Richard Balducci (Luis Tolmatchoff), Roger Hanin (Carlo Zombach), Jean-Luc Godard (le dénonciateur acheteur de Paris-Soir), Jean-Pierre Melville (Parvulesco, l'écrivain interviewé à Orly), Gérard Brach (le photographe du studio), Jean Domarchi (le pochard assommé dans les toilettes), Jean Douchet (l'homme passant au moment de l'accident), Jacques Rivette (l'homme accidenté allongé à terre), Jean Herman (le soldat qui demande du feu), François Moreuil (le photographe), René Bernard, José Benazeraf, André-Sylvain Labarthe, Jean-Louis Richard & Jacques Siclier (les journalistes à Orly), Philippe de Broca, Louiguy, Michel Mourlet, Guido Orlando, Mme Paul, Raymond Ravambaz [= Jacques Lourcelles], Jacques Serguine, Virginie Ullmann, Émile Villion.

1. Jean-Paul Belmondo se nommait déjà László Kovacs dans *À double tour* de Claude Chabrol (cf. N° 10), les tournages des deux films s'étant enchaînés.

2. Il s'agit de la future réalisatrice Liliane Dreyfus (*Femmes au soleil*, 1973). De nombreuses sources – au seul bénéfice d'une très vague ressemblance physique ? – créditent à tort du rôle de Minouche la comédienne Liliane Robin, découverte par Gilles Grangier à la fin des années 40 et qui n'apparaît pas dans le film. Née en 1937, Liliane David-Dreyfus avait débuté à l'écran en 1956, avant d'interpréter plusieurs petits rôles sous la direction de Claude Chabrol (*Les Bonnes Femmes*, 1959 ; *Les*

*Godelureaux...*, 1960 ; *Ophélie*, 1961) ou à la périphérie de la Nouvelle Vague (*Les Dragueurs*, Jean-Pierre Mocky, 1959 ; *Une grosse tête*, Claude de Givray, 1961). On peut la revoir, au cours des années 90, dans *À la Belle Étoile* (Antoine Desrosières, 1993) et *Le Conte du ventre plein* (Melvin Van Peebles, 1999). Le rôle de Liliane avait été précédemment proposé à... Anna Karina, qui le déclina parce qu'il impliquait un déshabillage à l'écran. À l'arrivée, le personnage interprété par Liliane David se déshabille bel et bien... mais dos à la caméra et sans que l'on puisse vraiment entrevoir sa poitrine. (*Godard, simple comme bonjour*, Suzanne Liandrât-Guigues & Jean Louis Leutrat, Éditions L'Harmattan, p. 241).

3. Le personnage porte le nom de son interprète dans la quasi-totalité des distributions publiées mais n'est jamais « nommé » au cours du film.

PALMARÈS : Prix Méliès 1960 <sup>1</sup> / Prix Jean Vigo 1960 <sup>2</sup> / Ours d'Argent de la Meilleure Mise en scène attribué à Jean-Luc Godard au Festival de Berlin 1960 / Victoire du Meilleur Acteur français attribuée à Jean-Paul Belmondo.

1. Ex-æquo avec *Le Trou* (Jacques Becker, 1959).

2. *À bout de souffle* fut, chronologiquement, le premier long métrage à remporter le Prix Jean Vigo dans sa forme actuelle, étrennée en 1960 et reposant depuis cette date sur la distinction entre films courts et longs.

*Il s'appelle, banalement, Michel Poiccard, mais préfère se faire appeler László Kovacs. Révolté, magouilleur et asocial, individualiste comme il n'est pas permis mais sympathique en diable, il roule comme un fou sur la Nationale 7, au volant de la décapotable qu'il vient « d'emprunter » à son légitime propriétaire. Rapidement pris en chasse par la police de la route, il finit par s'enfoncer dans un bois et, là, abat le policier s'apprêtant à l'arrêter. Rentré à Paris sans un, il commence par faire les poches d'une de ses maîtresses intermittentes,*

Minouche, scripte fraîchement passée de la Télévision de cinéma, avant d'aller promener avec nonchalance – et une absence totale de remords – sa désinvolture parfaitement étudiée sur les Champs-Élysées. Objectif : y retrouver Patricia, jeune américaine faisant plus ou moins partie de ses conquêtes, et dont il sait qu'afin de financer ses études à la Sorbonne, elle vend tous les soirs le « New York Herald Tribune » sur (ce qui était encore à l'époque) la plus belle avenue du monde. Passant la nuit ensemble, bien que Patricia ait refusé de le suivre en Italie, les deux jeunes gens échangent d'interminables réflexions sur la vie en général et l'amour en particulier : pour lui, il faut coucher pour s'aimer, pour elle, c'est le contraire. Rien que de très normal en somme : les hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus (air connu). Au petit matin, les amants par intermittence reprennent le fil de leurs existences respectives : lui doit voir du monde et refile « sa » décapotable à un casseur, qui profite du fait qu'il le sait recherché par la police pour lui racheter le véhicule à crédit, elle, de son côté, profite de ses contacts balbutiants dans les milieux de la presse écrite pour aller interviewer un écrivain célèbre à Orly. Le couple, s'étant retrouvé, parcourt la Capitale en taxi à la recherche d'une planque pour Michel. Patricia sait désormais pertinemment que son amant est recherché par la police et que sa photo fait la une des journaux du soir, sans que cela ne lui pose problème. De rencontre en rencontre, les deux jeunes gens finissent par aboutir dans un studio photo « ami » de la rue Campagne-Première, où ils passent la nuit. Au matin, elle s'absente pour aller téléphoner aux policiers l'ayant approchée la veille : menacée à la fois dans sa sécurité d'étrangère « tolérée » en France et dans les sentiments de plus en plus forts qu'elle éprouve pour Michel, elle a pris la décision – mûrement réfléchie ? – de le livrer. Pourtant, la première chose qu'elle fait, dès son retour à l'appartement, est d'informer le jeune homme de sa trahison. Lui, philosophe ou fatalisme, ne s'en montre ni indigné, ni même surpris. Cerné par la police, il tente de fuir et y parviendrait peut-être, sans l'intervention mal venue d'une balle l'atteignant en plein dos. Avant d'expirer, il regarde fixement Patricia en murmurant à son attention un « c'est vraiment dégueulasse » laconique et désabusé. Elle, ne comprenant pas

très bien ce qu'il vient de lui dire, interroge l'inspecteur. Bêtise ou sadisme, ce dernier réécrit l'histoire et prétend que les dernières paroles de Michel ont été « vous êtes vraiment une dégueulasse ». Pour la jeune Américaine, cela ne change pas grand chose ou si peu : elle ignore totalement le sens du mot « dégueulasse ». Fin.

« Remake » américain abominable sous le titre *Breathless/À bout de souffle Made in USA* par Jim McBride (1982), avec Richard Gere (Jesse Lujack), Valerie Kaprisky (Monica Poiccard, Arielle Dombasle ayant été initialement pressentie pour le rôle) & le vétéran Eugène Lourié.

Premier long métrage, dédié à la Monogram Pictures, de Jean-Luc Godard (1930-), dont l'opus suivant, *Le Petit Soldat*, mis en chantier quelques mois plus tard, sera interdit pendant trois ans par la Censure. Première apparition de la comédienne américaine Jean Seberg (1938-1979), 21 ans, dans une production intégralement française. Première (co-)tête d'affiche de Jean-Paul Belmondo, 26 ans, dont les débuts à l'écran, dans le semi-inédit *Les Copains du dimanche*, d'Henri Aisner, remontaient à 1956. Première apparition à l'écran du scénariste, écrivain & comédien Daniel Boulanger (1922-), plus tard interprète de Truffaut, Chabrol, De Broca, Lelouch et... Claude Zidi (!).

---

#### 04. À BRIDE ABATTUE \*

1959-1960. France/Colombie. PR : Alfonso Gimeno & Linette Phillips (GP Films) & Fernando Forero F. (Producciones Cinematográficas Bacatá). RÉ : Camilo Lopez. DIR TECH : Alfonso Gimeno. SC : Gloria Phillips. DIAL : Amédée. IM : Marc Fossard (N&B). CAD : Felipe Frías. ASS OP : Graco Amaya. SON : René Breteau. MUS : Pacho Hernandez. CHAN : chansons *La Vaquera* & *La Trapichera*, composées par Jorge Villamil. MONT : Paulette Robert, assistée de Catherine Vitoris. DÉC : L. Duval González. ASS RÉ (préparation

française) : Michel Wichard. SCR : Nicole Defretin. CHEF ÉLEC : Augusto Avendaño. PR : GP Films (Gimeno-Phillips Films) (Paris) & Producciones Cinematográficas Bacatá (Bogotá, Colombie). DIST : Rex Distribution (région de Bordeaux) & Les Films V.G. Loye (région de Lyon). EXT : Région parisienne, Brésil & Venezuela. TIR : Laboratoires Éclair (Épinay-Sur-Seine). PP : film inédit à Paris, peut-être exploité en province (Bordelais ou Lyonnais) ou à l'étranger. DUR : 75 mn. VISA : 19.573. Titre alternatif : *Toutes griffes dehors*.

Avec : Linda Roméo (Linda Cheret), Amédée (le clochard), Fernando González Pacheco (José), Liliane Chenevière (la régisseuse), Sophie Destrade (la strip-teaseuse blonde), Igor Galan (Victor), Hamid Saab, Liliane Langevin (la strip-teaseuse brune), J.-P. Thomassin [= Jean-Pierre Thomassin] (Georges), Enrique Colavizza (Manuel), Beatriz Buenahora (María), Diego De Borrero, Pacho Hernández, Mercedes Tamayo, Jairo Trujillo, Graciela Tovar, Allen Duguett.

Unique réalisation connue de Camilo Lopez. Alfonso Gimeno, s'il ne s'agit pas d'un homonyme, semble avoir tourné plusieurs films de propagande anti-fasciste durant la Guerre d'Espagne. Producteur-scénariste-dialoguiste du premier long métrage de Georges Lautner (*La Môme aux boutons*, 1958), il cosignera encore avec José Benazeraf *Le Quatrième Sexe* (1960). La brune pulpeuse Linda Roméo avait interprété, l'année précédente, de petits rôles dans deux films « de genre » : *Brigade des Mœurs* de Maurice Boutel (1958) & *Énigme aux Folies-Bergère* de Jean Mitry (id.). L'un des rares rôles de premier plan, au cinéma, du fantaisiste Amédée (Philippe Louis Henri Marie de Chérissey, 1923-1985), plus tard inventeur d'un canular relatif à l'existence d'un mytérieux Prieuré de Sion, qui inspirera notamment le romancier Dan Brown. Première apparition recensée, au cinéma, de la comédienne Sophie Destrade, revue par la suite dans *Portrait-robot* (Paul Paviot, 1960), *Du mouton pour les petits*

*oiseaux* (Marcel Carné, 1962) & *Érotissimo* (Gérard Pirès, 1968).

Génériques technique & artistique établis par Christophe Bier. Notule établie par Armel De Lorme.

---

## 05. À CAUSE, À CAUSE D'UNE FEMME

1962. France. PR DÉL : Michel Deville (Éléfilm). PR ASS : Fernand Rivers. RÉ : Michel Deville. SC & AD : Nina Companeez & Michel Deville. DIAL : Nina Companeez. IM : Claude Lecomte (N&B). CAD : Robert Foucard. ASS OP : Jean Castagnier & Jacques de Saint-Girons. PH PL : Monique Zimmer. SON : René Longuet, assisté de Daniel Brisseau & Fernand Janisse (Optiphone – Western Electric Sound System). MUS : Jean Dalve [= Jean-Jacques Grünenwald]. DIR MUS : Jacques Météhen. MONT : Nina Companeez, assistée de Sophie Coussein & Simone Varenne. DÉC : Alexandre Hinkis, assisté de Pierre Guffroy, Roger Fresca & Zofia Rostad. ROBES : Ted Lapidus. MAQ : Janine Jarreau. COIF : Simon Lanjac. ASS RÉ : Pierre Rissient. SCR : Suzanne Durrenberger. RÉG GÉN : René Brun. RÉG ENS : Georges Fontenelle. ACC : Jean Boulet & Roger Jumeau. CDP : Claude Le Gac. DIR PR : Philippe Senné. SECR PR : Gisèle Moreau. PR : Éléfilm & les Films Fernand Rivers. DIST : Les Films Fernand Rivers. STU : Studios de Boulogne (Boulogne-Billancourt). EXT : Paris, région parisienne & Feucherolles (Yvelines). TIR : Laboratoire Franay LTC Saint-Cloud. PP : 17/04/1963. DUR : 105 mn. VISA : 26.861.

AVEC : Jacques Charrier (Rémi Fertey), Mylène Demongeot (Lisette Valadie), Juliette Mayniel (Chloé), Marie Laforêt (Agathe), Jill Haworth (Cécilia), Odile Versois (Nathalie), Helmut Griem (Johann Muller), Grégoire [= Roland Dubillard] (le commissaire Haudoin), Louis Velle (l'inspecteur Berlier), Maurice Garrel (l'inspecteur Moulard), Michel Puterflam (l'inspecteur Stéphane), Yvonne Monlaur (la femme de chambre de l'hôtel Prince of

Wales), René Alié (le père d'Agathe), Françoise Alié (la mère d'Agathe ?), Guy Revaldy, Pâquerette (la voisine de Lisette Valadie).

Rémi Fertey est un charmant vingtenaire auquel rien ni personne ne résiste, ayant pris depuis son plus jeune âge l'habitude, bonne ou mauvaise, d'utiliser son joli minois pour emballer tout ce qui passe à portée de son sourire ravageur. Et les demoiselles, toutes plus jolies les unes que les autres, ne se font pas prier pour se bousculer au portillon, de la délurée Lisette à la sérieuse Chloé, en passant par la ravissante Agathe. Or précisément, au lendemain d'une réception donnée par les parents de cette dernière, réception à laquelle il n'était d'ailleurs pas convié, le trop séduisant jeune homme se voit accuser par Chloé du meurtre – motivé par la jalousie – de son fiancé Olivier, dont le corps sans vie vient d'être repêché d'un lac tout proche. Ne pouvant prouver qu'il possède un alibi en béton en la personne d'un mystérieux individu croisé à peu près à l'heure du crime, Rémi se retrouvait en fâcheuse posture sans la présence d'esprit conjuguée d'Agathe et de Lisette, qui, faisant provisoirement taire leur rivalité, provoquent une habile diversion. Faussant compagnie aux policiers, Rémi parvient à regagner Paris et se réfugie chez une très vague connaissance, Nathalie. Parfaitement incapable de résister à ses charmants mensonges, la jeune femme le garde pour la nuit. Contactant Lisette par téléphone par l'intermédiaire d'une de ses voisines, il charge la jeune femme de retrouver pour lui Johann Muller, l'homme qu'il est certain d'avoir croisé à l'heure du meurtre d'Olivier. Se faisant passer pour une apprentie chanteuse – un peu gourdasse – en provenance d'Aix-en-Provence, Lisette prend dans une chambre dans l'hôtel où Muller, directeur artistique de grand renom, est descendu, avant de commencer dans la foulée une longue et patiente filature. De son côté, Rémi est parvenu à se cacher successivement chez Agathe, qui parvient à le remettre en présence de Chloé, le temps d'une explication aigre-douce se terminant dans des effluves rances et vinaigrées, puis dans la chambre d'hôtel de Lisette... ce au moment même où Muller vient de quitter le prestigieux établissement. Parti à sa recherche,

Rémi échappe ce faisant aux investigations des policiers qui le ratent de quelques minutes à peine. C'est dans une auberge du côté de Feucherolles qu'il retrouve Muller, accompagné de sa ravissante petite amie Cécilia. Le charme enfantin de cette dernière opérant immédiatement sur l'incorrigible Don Juan, Rémi a tôt fait d'oublier les raisons de sa présence en ces lieux et ne songe plus désormais qu'à faire la conquête de la jeune femme. Muller, de son côté, se déclare prêt à aider ce charmant rival, dont il a compris qu'il était recherché par la police, et lui prouve spontanément son amitié en le reconduisant dans sa voiture à Paris. Poussant plus loin la bonne volonté, il échafaude même, de concert avec Cécilia, un stratagème permettant au jeune homme de se réintroduire dans l'hôtel, où il échappe de peu à un traquenard tendu par les policiers d'ores et déjà prêts à le cueillir dans la chambre de Lisette. Tandis que cette dernière tente en vain de s'accuser auprès des enquêteurs du meurtre d'Olivier à seule fin de disculper Rémi, le jeune homme finit par déclarer sa flamme à Cécilia qui ne peut faire autrement que de le repousser gentiment, si fort sont les sentiments qu'elle éprouve pour Muller. Quant à Agathe, à laquelle celui-ci a transmis les consignes de Rémi, elle parvient à piéger Chloé, qu'elle attire chez elle afin d'enregistrer – sans le lui dire – ses aveux sur un magnétophone : jouant la triple carte de la flatterie, de l'amitié feinte et de la fausse naïveté, elle parvient à faire dire à sa « rivale » non seulement qu'Olivier la battait mais encore et surtout qu'elle a assisté sans le secourir à sa noyade, purement accidentelle, dans le lac. Si elle a spontanément accusé Rémi, ce n'était pas tant dans le but de lui faire porter le chapeau que pour le plaisir, certes un peu pervers, d'envoyer sous les verrous un amant jugé à la fois trop volage, trop désinvolte et pas assez attentionné à son goût. Il ne reste plus à Agathe, pour innocenter Rémi, qu'à transmettre les bandes magnétiques et leur contenu au commissaire Haudoin, lequel n'aura plus qu'à se donner la peine d'aller cueillir Chloé à son domicile. Pour ce qui est du chéri de ces dames, hanté par l'image pérenne de la seule fille qui lui ait jamais dit non, il partira en taxi goûter un repos bien mérité sur la Côte d'Azur, laissant un peu égoïstement derrière lui une Nathalie nostalgique, une Agathe et une Lisette

*inconsolables, et même, au passage, quelques illusions perdues.*

---

## 06. À CHACUN SON ENFER

1976. France/RFA. PR : Sergio Gobbi. RÉ : André Cayatte. SC : André Cayatte & Jean Curtelin. DIAL : Jean Curtelin. IM : Maurice Fellous (Eastmancolor). CAD : Georges Pastier. SON : Paul Habans. MUS : Vladimir Cosma. MONT : Paul Cayatte. DÉC : Robert Clavel. MAQ : Louis Bonnemaison. ASS RÉ : Jacques Bourdon & Marcel Rivière. RÉG GÉN : Michel Pasquet. RÉGL CASC AUTO : Rémy Julienne. ADP : Pierre Hani. DIR PR : Jean Kerchner. PR : Paris-Cannes Production (Paris) & Cinéma 77 (Berlin). DIST : Lugo Films. DÉB : 20/09/1976. FIN : 10/11/1976. PP : 02/02/1977. DUR : 100 mn. Premier titre : *Autopsie d'un monstre.*

AVEC : Annie Girardot (Madeleine Girard), Stéphane Hillel (Michel, le fils de Madeleine), Fernand Ledoux (M. Girard, le père de Bernard), Hardy Krüger (le commissaire Bolar), Bernard Fresson (Bernard Girard), Édith Scob (la folle), Astrid Frank (Sylvie, la bonne des Girard), Anne-Marie Hanschke (la mère de Madeleine), Leïla Fréchet (la petite Laurence Girard), François Perrot (le directeur de TF1), Jacques Zanetti (l'automobiliste de l'accrochage), Roger Mirmont (l'inspecteur), Marius Laury (le brigadier), Jean-Louis Lescène (un speaker TV), François Timmerman (un journaliste TV), Jean-Claude Magret (un journaliste TV), Jean-Paul Tribout (le reporter TV), Alain Chevallier (un speaker TV), Florence Giorgetti (une secrétaire de TF1), Alain Beregi (un journaliste TV), Claudine Berg (une voisine des Girard), Françoise Bonneau, Jean-Jacques Bouanich [= Jacques Bouanich], Liza Braconnier (une journaliste), Dominique Briand, Michel Degand, Georges-Frédéric Dehlen, Marguerite Grimpel, Daniel Guillaume, Emmanuelle Lugten, Léo Pelletier [= Léo

Peltier], Paul Rieger (un automobiliste), Marthe Villalonga (une voisine des Girard).

*Une femme paniquée, Madeleine Girard, fait irruption dans les studios de TF1, pas encore privatisée, expliquant aux gardiens et aux journalistes qui la prennent pour une folle que sa fillette vient d'être enlevée en rentrant de l'école et qu'elle doit absolument parler au ravisseur, via l'antenne. Accueillie sur le plateau du journal télévisé avec l'aval du directeur de la chaîne, elle explique au mystérieux kidnappeur qu'elle et son mari, propriétaire d'un important garage versaillais, sont d'ores et déjà prêts à verser la rançon exigée et... à ne pas avvertir la police. Or la police est parfaitement au courant, d'abord parce qu'il est peu probable qu'un enlèvement d'enfant signalé lors du journal du soir de la première chaîne de France, puisse lui échapper, ensuite parce qu'à l'insu de son épouse, Bernard, le mari de Madeleine, l'a déjà informée du rapt de la fillette. De retour au pavillon familial, dont journalistes, riverains et badauds ont – déjà – envahi les abords, Madeleine retrouve Bernard, aux abois, et Michel, le fils qu'elle a eu d'un premier époux, mort depuis. Une longue veillée commence, gâchée par la nuée d'envahisseurs présents autour de la maison, parmi lesquels une pauvre folle s'accusant de l'enlèvement de la petite Laurence, et plus encore par l'attitude mesquine et égoïste du père de Bernard, certes prêt à aider sa famille à payer la rançon, mais tout aussi décidé à en marchander le montant, évalué à 250.000 millions d'anciens francs. Excédée, ce qui peut se comprendre, Madeleine flanque son beau-père à la porte. Des instructions concernant la remise de la rançon ayant été anonymement déposées dans la boîte aux lettres familiale, Madeleine, pistée à son insu (?) par la police, se rend en voiture au lieu convenu, avec, sur elle, la somme exigée en liquide. Guidée par talkie-walkie, elle finit par arriver sur place, où elle découvre, en place et lieu du mystérieux ravisseur, un sac plastique bleu renfermant le cadavre de Laurence. Alors qu'elle regagne son domicile, sa fillette morte sur la banquette arrière, un banal accrochage automobile attire l'attention de la police sur le véhicule et sa conductrice. Démarre un interminable bras de fer avec le zélé commissaire Bolar et ses adjoints, appelés en*

urgence, qui commencent par ordonner le transfert du cadavre de l'enfant à la morgue, avant de se lancer dans un minutieux interrogatoire de la mère, pas tout à fait encore accusée d'infanticide, mais provisoirement tenue pour principale suspecte. Renvoyée à ses foyers, Madeleine tente vaillamment de reprendre pied, mais une nouvelle épreuve l'attend, peut-être pire encore que les précédentes : dans leur zèle, les officiers ayant procédé à l'autopsie de l'enfant ont littéralement transformé la fillette en charpie, et le résultat n'est pas beau à voir. Dans le même temps, le couple Girard apprend que la rançon a été intégralement retrouvée – ce qui exclut la thèse de l'appât du gain pour unique mobile – et que Laurence, étranglée par son assassin, était déjà morte depuis plusieurs heures lorsque le ravisseur s'est manifesté par téléphone pour la première fois. La piste désormais suivie est, en toute logique, celle d'une vengeance gratuite provoquée par la jalousie, ce qui conduit non moins logiquement les policiers à suspecter relations et voisins, tandis que Madeleine, de son côté, acquiert peu à peu l'intime conviction que le coupable ne peut être qu'un membre du premier cercle de famille. La vérité finit par lui sauter aux yeux dans toute son horreur, lorsqu'elle réalise que seul son fils aîné, Michel, était au courant du fait que, le jour de l'enlèvement, la bonne de la famille, retenue au chevet de sa mère, se trouvait dans l'impossibilité d'aller chercher l'enfant à l'école. Poussé dans ses retranchements, le jeune homme avoue sans se faire prier à Madeleine ce que, précisément, elle redoutait d'entendre depuis quelques minutes : il a bel et bien tué sa demi-sœur, afin de châtier de sa médiocrité viscérale un beau-père qu'il a toujours tenu pour un porc (sic) et partant, exécuté de toute son âme, mais aussi de punir sa mère d'avoir refait sa vie, dix ans plus tôt, avec un être aussi désespérément médiocre. Lui-même se reconnaissant pour parfaitement fou, ne songe plus qu'à aller avouer son crime à la police, pas tant par souci d'expiation que pour attirer durablement l'opprobre sur Madeleine et son second mari. Quant à sa mère, la seule chose qu'il lui reste à faire est de l'accompagner au commissariat, si elle ne veut pas, elle-même, se voir accusée de complicité de meurtre. Ce qu'il ignore, c'est que Madeleine, précisément, vient de trouver une solution beaucoup plus radicale

au problème : ayant pris, à la demande de son fils, le volant de sa voiture, elle précipite le véhicule – chauffeur et passager inclus – lancé à toute vitesse sur le premier obstacle venu. L'horrible et perversissime Michel ne périra donc pas guillotiné, comme il le souhaitait, mais carbonisé, telles la première Jeanne d'Arc ou la première merguez venues, dans l'incendie de la voiture. Ah... la famille !

Troisième en date des quatre films tournés par Annie Girardot sous la direction d'André Cayatte, après *Mourir d'aimer...* (1970) & *Il n'y a pas de fumée sans feu* (1972), en attendant *L'Amour en question* (1978). Première apparition au cinéma de la jeune Leïla Fréchet, revue par la suite dans quatre autres longs métrages (*Chanel solitaire*, *Le Cadeau*, *P'tit Con*, *On se calme et on boit frais*) réalisés entre 1980 & 1986.

---

## 07. À CŒUR JOIE

1966. France/Royaume-Uni. PR : Francis Cosne (Francos-Films) & Bob Zagury [= Robert Zagury] (Les Films du Quadrangle). PR ASS : Bertrand Javal (Les Films Pomereu) & Kenneth Harper (Kenwood Films). RÉ : Serge Bourguignon. SC ORIG : Vahé Katcha. AD : Pascal Jardin, Serge Bourguignon & Sean Graham. DIAL : Pascal Jardin. IM : Edmond Séchan (Eastmancolor – FranScope). CAD : Jean-Paul Schwartz. PH PL : Maurice Chapiron. SON : William Sivel [= William-Robert Sivel] (Westrex Recording System). MUS : Michel Magne. ÉD MUS : Société des Nouvelles Éditions Eddie Barclay. MONT : Jean Ravel, assisté de Christiane Lack & Béatrice Cosne. DÉC : Rino Mondellini, assisté de Jacques Brizzio. COST : Tanine Autré. ROBES : Arlette Nastat Réal & (pour la robe de mariée de Brigitte Bardot) Pierre Cardin. MAQ & COIF : Odette Berroyer, Pierre Berroyer & Jean-Pierre Berroyer. PERR : Jacques Dessanges. BIJ : R. Woloch. ASS RÉ : Georges Lussan & François Chardeaux. SCR : Marie-José Guissart [= Marie-José Darène]. RÉG GÉN : Jean-Philippe Mérand & Suzanne Wiesenfeld.

RÉG ENS : Nady Chauviret. CDP : Georges Cravenne. AFF : Clément Hurel. DIR PR : Ludmilla Goulian. ADM PR : Marcelle Moulart. PR : Francos- Films, les Films du Quadrangle & les Films Pomereu (Paris), Kenwood Films Ltd (Londres). STU & AUDI : Studios de Billancourt (Paris-Studios-Cinéma SA). EXT : Aéroport de Paris, Paris, Londres, Écosse. TIR : Laboratoires Franay LTC Saint-Cloud. GÉNÉR : CTR. DÉB : 05/09/1966. FIN : 07/12/1966. PP : 07/06/1967 (Paris) & 26/10/1967 (Londres). DUR ORIG : 100 mn. DUR ACT (DVD) : 88 mn. Premier titre : *Deux Semaines en septembre*<sup>1</sup>. Titre anglais : *With Joyous Heart*. Titre alternatif anglais : *Two Weeks in September*. Film interdit aux moins de 18 ans à sa sortie.

1. Dans ses mémoires, Brigitte Bardot affirmera avoir trouvé son titre définitif au film.

AVEC : Brigitte Bardot (Cécile), Laurent Terzieff (Vincent), Jean Rochefort (Philippe), Jean Rochefort (Philippe), James Robertson Justice (Mac Clintock), Mike Sarne [= Michael Sarne] (Dickinson, le photographe de mode), Georgina Ward (Patricia), Carole Lebel (Monique), Annie Nicolas (Chantal), Murray Head (Larry, l'assistant de Dickinson), Yvan Chiffre.

*Cover-girl mariée à un éditeur un peu plus âgé qu'elle, Cécile fait la connaissance, un soir de 14 juillet, de Vincent, séduisant géologue rapidement perdu au milieu de la foule. Elle le retrouve peu après à Londres, où elle est allée faire des photos en compagnie d'autres mannequin(ne)s, et le suit en Écosse dans un vieux château généreusement mis à leur disposition par son propriétaire. Débutent trois jours de folle passion, un peu gâchés par les appels téléphoniques à répétition du mari, Philippe, prêt à tout pour reconquérir sa (trop ?) romanesque moitié, y compris – en théorie du moins – à aller la récupérer par le premier vol venu. Dès lors, le cœur de Cécile, incarnation moderne d'Emma Bovary, joue la partition de la valse-hésitation entre les deux hommes... Le coup de téléphone de trop, de la part de Philippe, ayant décidé Vincent à quitter la jeune femme*

*avec le plus d'élégance et de fair-play possible, Cécile tente de le rattraper à l'aéroport, mais lorsqu'elle arrive, enfin, aux abords de la piste, l'avion pris par son ténébreux amant, direction Hong Kong, s'est déjà envolé. À quoi ça sert d'être Brigitte Bardot ?*

Deuxième long métrage du cinéaste Serge Bourguignon (1928-), révélé par le succès international, quatre ans auparavant, de son film *Cybèle ou les Dimanches de Ville-d'Avray* (1962).

---

## 08. A. CONSTANT \*

1976. France/Suisse/RFA. PR DÉL : Jean-Serge Breton (Z Productions). RÉ, SC & DIAL : Christine Laurent. IM : Renato Berta & Jean-Henri Roger (Couleur). SON : Jacques Pibarot & Richard Zolfo. MUS : Agnès de Brunhoff. MONT : Laure Budin. DÉC : Suzel Gaillard. PR : Z. Productions, Elison, INA – Institut National de l'Audiovisuel, SERDDAV – Service d'Étude, de Réalisation et de Diffusion de Documents Audio-visuels (Paris), Film Kollektiv (Zurich), Janus Film und Fernseh-Produktion GmbH (Frankfurt am Main). DIST : Unité Trois (Paris). PP : 26/10/1977. DUR : 90 mn. Titres alternatifs : *Alice Constant / La Grue*.

AVEC : Agnès Laurent<sup>1</sup> (Camille), Agnès de Brunhoff (Madeleine), Antoine Bourseiller (l'oncle Charles), Andrée Tainsy (Jeanne), Christine Laurent (Alice Constant), Jandirah Teles (Carmen), Nelly Stochl (Marie Nisabir, la couturière), Bernard Freyd (Renard, le régisseur), Danielle Perrier (la fille de Rancal), Olivier Perrier (le fiancé d'Alice, en photo), avec la voix de Jacques Debary.

1. Le film n'ayant pu être visionné, il est difficile de dire s'il s'agit de l'ex-jeune première des années 50 Agnès Laurent (*Les Collégiennes*, *Mademoiselle Strip-tease*, *Amour de poche*, *Amours célèbres*...) ou d'une comédienne (?) homonyme.

*Venant d'emménager dans un nouvel appartement, Camille, aidée de sa sœur Madeleine, fait l'inventaire de photos de famille anciennes. L'une d'elle représente une domestique de leurs grands-parents, Alice Constant, qui s'est mystérieusement suicidée autrefois. Les deux jeunes femmes partent à la recherche de témoins du passé de cette dernière, allant jusqu'à retourner dans la propriété de leur enfance, devenue entre temps une clinique. Pourtant, en dépit de leur persévérance, les deux sœurs échoueront à percer les véritables mobiles du suicide d'Alice, enterrée avec l'intégralité de ses secrets intacts.*

Premier long métrage de la réalisatrice et scénariste Christine Laurent (1944-), à distinguer de la comédienne homonyme, née en 1948.

---

## 09. À COUTEAUX TIRÉS

1963. France. PR : Michel Sweerts & François Sweerts. RÉ : Charles Gérard. RÉ SÉQU SOUS-MARINES : Bernard Lacosta. SC : Charles Gérard. DIAL : Pascal Jardin. IM : Claude Robin, assisté de Pierre Gaudin (N&B). PH PL : Roger Forster. SON : André Louis (Western Electric Système Sonore). MUS : Petula Clark. ÉD MUS : Éditions du Carrousel. DIR MUS : Tony Hatch. CHAN : la chanson *Il n'a chanté qu'un soir*, paroles de Pierre Delanoë & musique de Petula Clark, est interprétée par Petula Clark. MONT : Bernard Lefèvre, assisté d'Élyane Vuillermoz. EFF SPÉ : Jean Fouchet. DÉC : Jacques Mawart, assisté de Jacques Dugied. COIF : Françoise Arnoul, Petula Clark & Mercedes Moliner ont été respectivement coiffées par Alexandre, Jacques Desanges & Lintermans. MAQ : Lina Gallet. SCR : Chantal Simon. RÉG GÉN : Claude Huyard. RÉG ENS : Louis Seuret. ACC : Jean Beylieu. SÉQU SPÉ : Guy Henry. ADP : Nadine Olivier. COMPT PR : Andrée Leguay. PR : Filmatec. DIST ORIG : CFDC. DIST « BIS » : L'Union Cinématographique Générale (UGC) & la Société des Films Sirius. STU : Paris-Studio-Cinéma. EXT : Aéroport d'Orly & Côte d'Azur. TIR :

Laboratoires Franay LTC Saint-Cloud. GÉNÉR : Jean Fouchet. PP : 25/03/1964. DUR : 80 mn. Film interdit aux moins de 12 ans.

AVEC <sup>1</sup> : Françoise Arnoul (Lucy Antonini), Petula Clark (Petula Clark), Marcel Dalio (Grégor Veloni, le Roumain), René Havard (Bobby, le chauffeur de Grégor Veloni), Daniel Ivernel (le commissaire Jean Mattei), Pierre Mondy (Robert Antonini), Jacques Monod (Lucien Leonetti), Jean Marchat (l'avocat « défroqué »), François Maistre (Pérez, le médecin alcoolique), Gérard Buhr (Ludwig Hermann), Mercedes Moliner (Sandra, l'infirmière), Ricky Cooper (Ricky Cooper), Yves Barsacq (M. Fernand, le patron du tripot), Jean-Jacques Steen (l'adjoint du commissaire Mattei), Monique Mary, Raoul Saint-Yves (le barman), Pierre Lacaze, Jacques Darnel, Robert Deconinck [= Richard Bigotini], Christiane Oscar, Luc Charpentier, Aurélien Lintermans. Commentaire dit par François Barnole.

1. Michel Constantin & Gérard Oury, parfois cités, n'apparaissent ni au générique ni à l'écran.

*1944. Sentant la fin arriver à grands pas, Hitler donne l'ordre d'immerger au large de Monte-Carlo un coffre contenant deux cents diamants de grosse taille, ainsi que les dossiers des comptes bancaires secrets de personnalités nazies ou pro-allemandes. 1964. Depuis de longs mois, quatre aventuriers procèdent à des recherches sous-marines, afin de sortir de l'eau les pierres précieuses, qu'ils projettent d'écouler ensuite sur le marché mondial. Ils sont sur le point de réussir, et le premier « Marché commun du gangstérisme international » vient d'être fondé à cette occasion. Ainsi commencent les pérégrinations du Corse Robert Antonini, propriétaire de plusieurs boîtes de nuit, de l'importateur « en tous genres » allemand Ludwig Hermann, du tenancier de maison de jeu américain Ricky Cooper et du trafiquant d'armes roumain – mais naturalisé suisse – Grégor Veloni. Ce dernier, les bijoux repêchés et les plongeurs sous-marins dûment expédiés dans l'Autre Monde, confie sa prise à l'associé d'Antonetti, Lucien Leonetti, le chargeant en*

outre d'aller remettre les documents secrets trouvés dans le même temps à ses trois complices demeurés dans la Capitale. La nuit suivante, le tenancier-transporteur est mystérieusement assassiné dans le Vintimille-Paris. Pour les trois associés survivants, dont deux (Hermann et Cooper) soupçonnent le troisième (Antonini) d'être à l'origine du larcin et du meurtre, il convient de retrouver dans les délais les plus brefs diamants, documents secrets et responsable de l'assassinat commis dans le train de nuit. Pour ce faire, Antonini prend conseil auprès d'un avocat rayé du barreau, lequel lui laisse entendre que le meurtrier, travaillant pour le compte d'une puissance étrangère, ne cherchait pas tant à s'approprier les diamants qu'à s'emparer des documents compromettants. Reste à découvrir qui de Veloni, de Cooper, d'Hermann ou d'Antonini est le mystérieux barbouze désormais en possession d'une fantastique arme de chantage diplomatique. Le cas de l'Allemand est vite tranché, que Cooper découvre à son domicile, assis sur son rocking-chair, revolver à la main et... poignard enfoncé dans le dos. Moins un, reste trois. Peu à peu, l'étau se resserre autour d'Antonini, d'autant plus suspect, aux yeux du commissaire Mattei, investi de l'enquête, que la victime était son associé. Afin de le confondre, le zélé policier interroge successivement la chanteuse Petula Clark, engagée par Antonetti pour une série de récitals au night-club et qui fournit à son employeur un alibi irréfutable : il se trouvait bien à Paris au moment du crime du Vintimille-Paris. Lucy Antonetti, convoquée à son tour au Quai des Orfèvres, prétend tout ignorer de la destination empruntée par son époux, parti en douce, après une tentative de meurtre ratée sur sa personne, mener sa propre enquête dans le Midi. Mattei, dont les investigations parisiennes piétinent, décide de se rendre à son tour sur la Côte d'Azur, point de départ du fatal voyage en train. Par l'intermédiaire d'un chauffeur de taxi, il retrouve la trace de Veloni et fait savoir à ce dernier qu'il le tient pour l'un des principaux suspects du meurtre de Leonetti... ainsi que comme le responsable de l'assassinat des trois plongeurs italiens ayant travaillé sous ses ordres et dont les cadavres, entre temps, ont été repêchés criblés de balles. À peine le policier parti, Veloni est abattu, à son tour, par son

fidèle bras droit Bobby. Ce dernier, qui s'était successivement débarrassé de Leonetti, afin de s'emparer des diamants et des documents, puis d'Hermann et de Cooper, n'aura guère le temps de se réjouir de son forfait. Antonetti, ayant de son côté fini par comprendre les tenants et les aboutissants de toute l'affaire, le crible de balles avant d'être arrêté par Mattei, qui n'était pas parti très loin. Tous deux assistent à la fuite en hors-bord de l'infirmière de Veloni, emportant avec elle la serviette renfermant les diamants et les documents secrets : à la fois maîtresse et complice de Bobby, c'est elle qui en vidant discrètement le chargeur du revolver de son patron avait permis à son amant de se débarrasser de l'encombrant paralytique. Prise en charge par une vedette de la police, aux sommations de laquelle elle refuse de répondre autrement que par des coups de feu, la jeune femme sautera en même temps que le hors-bord et le trésor nazi par elle dérobé. Antonini, quant à lui, écoperà de vingt ans de réclusion pour le meurtre de Bobby et une complicité avérée dans l'assassinat des plongeurs italiens. Son épouse Lucy, quittant le Palais de Justice après l'énoncé du verdict, l'attendra. Peut-être...

Cinquième et avant-dernier film réalisé par le futur acteur « lelouchien » Charles Gérard (1926-). Première apparition en date de la comédienne & chanteuse d'origine britannique Petula Clark (1932-) dans une production française. Dernière apparition au grand écran du comédien et metteur en scène de théâtre Jean Marchat (1902-1966), dont les débuts cinématographiques remontaient à l'aube du Parlant (*Le Poignard malais*, Roger Goupillières, 1930).

---

## 10. À DOUBLE TOUR

1959. France/Italie. PR DÉL : Robert Hakim & Raymond Hakim. RÉ : Claude Chabrol. SC & AD : Claude Chanrol & Paul Gégauff, d'après le roman de Stanley Ellin *The Key to Nicholas Street*. DIAL : Paul Gégauff. IM : Henri Decae (Eastmancolor). CAD : Jean Rabier. ASS OP : Jean-Paul Schwartz. PH PL : André Dinot. SON : Jean-Claude Marchetti, assisté de Maurice Rémy &

Maurice Dagonneau (Westrex Recording). MUS : Paul Misraki & extraits d'œuvres d'Hector Berlioz (*Roméo et Juliette*) et Wolfgang Amedeus Mozart (*Sérénade en Si Bémol Majeur*). DIR ORCH : Jacques Météhen. ÉD MUS : Éditions Impéria. MONT : Jacques Gaillard, assisté de Gisèle Chezeau & Claude Le Moro. DÉC : Jacques Saulnier & Bernard Évein. MAQ : Louis Bonnemaïson. ASS RÉ : Philippe de Broca (1<sup>er</sup>) & Charles Bitsch (2<sup>ème</sup>). SCR : Jacqueline Parey. RÉG GÉN : Jean Pieuchot. RÉG ENS : Charles Mérangel. DIR PR : Ralph Baum. PR : Paris Film Production (Paris), Titanus & Panitalia (Rome). DIST : CCFC. STU : Studios de Boulogne. EXT : Aix-en-Provence & environs (Bouches-du-Rhône). TIR : Laboratoires Franay LTC Saint-Cloud. EFF SPÉ : Lax. DÉB : 21/05/1959. FIN : 10/07/1959. PP : 04/12/1959. DUR : 100 mn. VISA : 22.137. Titre italien : *A doppia mandata*. Titres alternatifs italiens : *Leda / Crescendo per un delitto*.

AVEC : Antonella Lualdi (Leda Mortoni), Madeleine Robinson (Thérèse Marcoux, la mère), Bernadette Lafont (Julie, la bonne), Jeanne Valérie (Élisabeth Marcoux, la fille), Jacques Dacqmine (Henri Marcoux, le père), Jean-Paul Belmondo (László Kovacs<sup>1</sup>, l'amant de la fille), André Jocelyn (Richard Marcoux, le fils), Mario David (Roger Tartat, le laitier), László Szabó (Vlado, le copain de László Kovacs), Raymond Péliissier (le commissaire), André Dino (le jardinier), Claude Chabrol (un passant).

1. László Kovacs sera le surnom du personnage de Michel Poiccard interprété par Jean-Paul Belmondo, quelques mois plus tard, dans *À bout de souffle* (Jean-Luc Godard, 1959), sur lequel Claude Chabrol devait faire office de conseiller technique.

PALMARÈS : Coupe Volpi (Prix d'Interprétation féminine) à Madeleine Robinson au Festival de Venise 1959.

1959. *La famille Marcoux coule des jours paisibles (trop ?) dans une somptueuse villa des environs d'Aix-en-Provence, en compagnie de*

*Julie, la très délurée bonne à tout faire (et même à se laisser serrer dans les coins), et d'un jardinier présent occasionnellement. Henri, le père, et son épouse Thérèse forment, en apparence du moins, un couple sans histoires de quadragénaires avancés. La fille, Élisabeth, est aussi insupportable qu'on peut l'être à son âge lorsqu'on est blonde, ravissante et riche, et seul le fils de la famille, Richard, révèle d'emblée une personnalité atypique : c'est un être solitaire, fragile et tourmenté, féru de grande musique et attaché à sa mère Thérèse au-delà du seuil de tolérance généralement admis. Tandis qu'Élisabeth flirte ostensiblement avec un jeune peintre apatride, László Kovacs, qui sans être tout à fait un voyou n'appartient pas vraiment au « monde » des Marcoux, Henri entretient une relation privilégiée avec la belle Leda Mortoni, jeune et ravissante voisine habitant seule un bungalow aménagé et meublé dans le style japonais. Tout le monde le sait, et tout le monde, la résignée Thérèse et ses enfants en tête, fait semblant de l'ignorer. Au cours d'une surprise-party improvisée chez Leda, à laquelle assistent Richard et László, Henri manifeste son désir d'annoncer sans plus tarder à Thérèse son intention de partir avec la jeune Italienne. Dont acte, au désespoir de l'épouse vieillissante, qui prise d'une crise de nerfs, se met à frapper convulsivement les meubles anciens, révélant au passage une personnalité plus trouble qu'on était en droit de le supposer. Peu après, Leda est retrouvée assassinée par Julie, qui court annoncer aussitôt sa macabre découverte à ses patrons attablés pour le petit-déjeuner. Dépêchée sur les lieux du crime, la police interroge informellement chaque membre de la famille Marcoux et finit, faute de mieux, par arrêter l'amant intermittent de Julie, le laitier Roger. De son côté, László a percé à jour la personnalité secrète et les déséquilibres profonds de Richard, avec lequel il se bat lors d'une promenade dans les champs, après l'avoir accusé du meurtre de Leda. Ce dernier, finissant par craquer, avoue dans le même temps à sa famille accourue en hâte, le crime et son mobile : en tuant la jeune Italienne il voulait simplement anéantir à jamais sa beauté... la beauté. Contre l'avis de Thérèse, mère possessive comme on n'en fait plus, Élisabeth annonce son intention de dénoncer son frère à la police, ce afin d'innocenter le laitier qu'on ne peut déceimment*

*pas laisser croupir en prison à la place d'un autre. László, afin de rester fidèle au serment fait à Richard de ne pas le dénoncer, parvient à le persuader d'aller se rendre de lui-même à la police, toujours en train de mener ses investigations dans le bungalow de la morte. Le jeune criminel, renié par sa mère et comprenant que son père ne lui pardonnera jamais le meurtre de la belle Italienne, partira, seul et la tête basse, se livrer aux enquêteurs.*

Première réalisation en Couleur de Claude Chabrol (1930-), dont le premier long métrage, *Le Beau Serge*, remontait à 1957. Premier en date des dix films interprétés, entre 1959 & 1993, par le comédien Mario David (Jacques Paul Jules Marie David, 1927-1996) sous la direction du cinéaste.

---